Philologie du bouddhisme chinois

Liyong Kuo

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/338>

DOI : 10.4000/ashp.338

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 336-341

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Liyong Kuo, « Philologie du bouddhisme chinois », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 139 | 2008, mis en ligne le 07 janvier 2009, consulté le 12 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/338> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.338>

PHILOGIE DU BOUDDHISME CHINOIS

Directeur d'études à l'EFEO : M^{me} Liying Kuo

Programme de l'année 2006-2007 : I. *Dunhuang du III^e au V^e siècle*. — II. *Lecture des colophons des manuscrits de Turfan et Dunhuang*.

À la demande de certains auditeurs en cours de doctorat, le programme annoncé (Textes et rites à Dunhuang) n'a pas été entièrement suivi : nous avons replacé le site de Dunhuang dans son contexte géographique, historique et politique. Nous avons aussi retracé les routes de la transmission du bouddhisme en Chine, en utilisant notamment les nouvelles données archéologiques.

Le bouddhisme, né au IV^e siècle avant notre ère dans le bassin du Gange, au Bihar et dans l'Est de l'Uttar Pradesh, après s'être répandu dans le sous-continent indien, pénétra en Asie centrale dès le début du I^{er} siècle de n. è. Au VII^e siècle, il est répandu dans presque toute l'Asie orientale. Sa transmission et son existence dépendent essentiellement des moines et nonnes « professionnels », avec leur monastère au territoire rituel bien défini par les bornes rituelles dites *śīmā* (*jie*). Économiquement non productifs, ces professionnels en principe vivent uniquement des dons de bienfaiteurs, les *dānapati* ou « maîtres du don » ou, très souvent, du revenu de ces dons. Bien que certains religieux professionnels soient personnellement assez riches, comme le montrent les inscriptions indiennes étudiées par G. Schopen, la prospérité du *saṃgha* dépend beaucoup ou presque essentiellement des *dānapati*, parfois d'un seul *dānapati*, riche marchand, chef local ou mieux encore grand roi. On attribue généralement beaucoup d'importance au rôle joué par les marchands itinérants dans la diffusion du bouddhisme. Il est certain que les bouddhistes ne se déplaçaient pas toujours seuls. Ils voyageaient souvent avec les caravanes de marchands. Les récits des voyageurs chinois, dits pèlerins parce qu'ils allaient voir les lieux saints du bouddhisme, le montrent amplement. Mais le patronage royal fut aussi un facteur extrêmement important, assurant la subsistance des moines et l'entretien des bâtiments du monastère, et permettant l'expansion de la religion nouvelle sur tout le territoire du royaume. Il n'est certainement pas dû au hasard que les deux grandes vagues d'expansion du bouddhisme coïncident avec deux grandes périodes d'unification politique. D'abord, vers le milieu du III^e siècle avant notre ère, sous la dynastie Maurya, le bouddhisme ne se répand pas seulement vers le centre de l'Inde (Avanti), mais aussi vers le nord-ouest : Gandhāra, Cachemire et Afghanistan oriental. La seconde période est celle des I^{er}-II^e siècles de n. è. sous la dynastie kouchane qui unifia les Yuezhi et dont le territoire s'étendait du bassin de l'Oxus (Amou-Darya) à l'Inde au nord de la Narmada. Ce n'est donc pas par hasard que traditionnellement le bouddhisme est associé à deux grandes figures politiques, le Maurya Aśoka (c. 260-227), connu en Chine sous le nom d'Ayu wang, « le roi Ayu », et devenu le souverain bouddhiste par excellence, souverain universel (*cakravartin*), modèle des empereurs bouddhistes. Le second grand roi pour le bouddhisme

est Kanishka le Kouchan, à la date toujours discutée. Sous ce dernier, à la fin du I^{er} siècle de notre ère ou au début du II^e, le bouddhisme est présent au Tadjikistan et en Ouzbékistan du Sud. La découverte de nombreux monuments architecturaux et picturaux, objets, statues et peintures depuis la fin du XIX^e siècle témoigne de l'existence de communautés de bouddhistes dans ces deux régions. Certaines peuvent même dater du début du I^{er} siècle (par ex. à Bactres et Termez), presque un siècle avant que des moines originaires de Sogdiane et de Parthie n'arrivent à la capitale chinoise. De l'Asie centrale, le bouddhisme s'étend ensuite vers l'est, la Chine d'abord, puis la Corée et le Japon.

Selon les sources historiques chinoises, la communication entre la Chine centrale et les régions de l'Ouest via l'Asie centrale serait devenue possible grâce à un haut fonctionnaire, Zhang Qian (mort en 114 av. n. è.), envoyé à deux reprises en Asie centrale. Cependant il faut attendre plus de deux siècles avant que les fameuses quatre commanderies soient créées dans le corridor du Gansu de façon durable : Wuwei et Jiuquan en 115 de notre ère, Dunhuang et Zhangye en 117. Dunhuang est la plus occidentale de ces commanderies. Rappelons que cette région avait pendant longtemps été Yuezhi. Ceux-ci en furent chassés par les Xiongnu.

La pénétration du bouddhisme en Chine se fit par la chaîne d'oasis qui entoure au nord et au sud le bassin du Tarim, et par les routes maritimes reliant la Chine à l'Asie du Sud-Est. Durant ces dernières décennies, les découvertes archéologiques faites dans la partie sud de la Chine de monuments et objets datant vraisemblablement des III^e-IV^e siècles ont servi à soutenir la thèse de l'antériorité de la transmission par les routes maritimes : images de Buddha et scènes bouddhiques taillées sur des blocs de pierre de style Han trouvées sur la côte est de Jiangsu ; miroirs ornés d'images de *buddha* et *bodhisattva* et jarres en terre cuite surchargées de figurines d'animaux, de barbares (Hu), de modèles d'édifices, et montrant un Buddha assis sur un lotus, découvertes essentiellement dans les régions côtières du bas Yangzi ; ou encore Buddha de style gandharien sculptés en relief sur les linteaux de porte d'une tombe des Han au Sichuan, et autres objets funéraires en bronze ou en terre cuite portant des images bouddhiques trouvés également au Sichuan. Quelques jarres provenant du bas Yangzi portent des dates du III^e siècle et du début du IV^e. Ces images bouddhiques ou dites bouddhiques semblent bien être les plus anciennes représentations bouddhiques jusqu'ici trouvées à l'intérieur de la Chine. Mais elles proviennent d'endroits fort éloignés les uns des autres et leur signification n'est pas nette. Par exemple le Buddha se trouve tout seul, sans aucun contexte identifiable ; ou alors son image est mêlée à d'autres, qui ne paraissent avoir rien à voir avec le contexte bouddhique. À mon avis, il est impossible d'affirmer que leurs propriétaires étaient des bouddhistes. Il est encore moins probable qu'elles attestent l'existence de monastères ou communautés bouddhistes là où on les a trouvées. Je ne suis pas sûre que l'on puisse vraiment affirmer que la transmission du bouddhisme se soit d'abord faite par les côtes. Les routes qui contournent le grand désert du Taklamakan et via Anxi menaient aux deux capitales, Luoyang et Chang'an, conduisaient également vers le sud via Xi'ning, en suivant le cours de la rivière Minjiang pour arriver au Sichuan et atteindre le cours supérieur du fleuve Yangzi. Les objets bouddhiques du bas Yangzi pouvaient donc venir soit du

Xinjiang ou de Loyang par le Sichuan, en descendant le fleuve, soit de la mer de Chine, en remontant le fleuve.

L'activité de « bouddhistes » dans la région côtière est signalée dans les sources historiques pour le premier et le troisième siècles. Il est dit que le prince Liu Ying exilé à Pencheng (Sud de Shandong et Nord de Jiangsu) pratique un culte bouddhiste en l'an 65 (*Livre des Han postérieurs / Houhanshu*). La *Monographie du royaume des Wu* (*Wuzhi*, le royaume couvrant en grande partie le Jiangsu et le Zhejiang) décrit les activités religieuses d'un certain Zhai Rong. Dans les années 190-194, il avait construit dans la région un sanctuaire bouddhique (*futu si*) à plusieurs étages, capable de contenir plus de trois mille personnes, pour procéder à la lecture des *sūtra* bouddhiques (*fojing*). Cependant le sanctuaire avait rassemblé plus de cinq mille personnes et, à l'occasion de la fête de la naissance du Buddha, de la nourriture pour plus de dix mille personnes était disposée sur plusieurs dizaines de *li* sur le chemin allant au sanctuaire. On peut donc penser que vers la fin du II^e siècle, il y avait des temples bouddhistes dans la région, mais le culte pratiqué n'était pas nécessairement monastique.

Si l'existence d'images et de pratiques bouddhiques est attestée de façon certaine à la fin du II^e siècle dans le Sud de la Chine, la transmission de textes au nord du Yangzi pourrait elle remonter à la deuxième moitié du I^{er} siècle de n. è. si on croit à l'histoire du rêve de l'empereur Ming et à la date de la « traduction / rédaction » du *Sūtra aux 42 articles / Sishier zhang jing*, en tout cas au milieu du II^e siècle car le traducteur parthe An Shigao est arrivé à Luoyang en 148, suivi ensuite par d'autres moines et traducteurs originaires d'Asie centrale. Sans du tout nier l'importance de la transmission par la mer et les régions côtières de Chine du Sud, on doit reconnaître que, pour la transmission des textes, si importante pour la transmission de la doctrine, les routes du Nord-Ouest jouèrent un rôle majeur. Les missionnaires d'origine centrasiatique les ont utilisées, contournant le désert de Taklamakan pour arriver vers l'est à la capitale de la Chine, Luoyang et plus tard Chang'an.

Les contacts de la Chine avec les pays d'Asie centrale devinrent plus importants à la suite de l'unification de l'empire sous les Jin. Des ambassadeurs venant de Shanshan (Lop nor), Khotan, Kuchā, Qarašāhr (Yanqi) et Ferghana furent reçus en 271, 283, 285 et 287. En 285 un ambassadeur chinois fut envoyé au Ferghana pour confirmer le titre de roi au souverain de ce pays. Ce va-et-vient devait, au moins autant que les caravanes des marchands, faciliter la circulation des textes et objets de cultes bouddhiques. À la même époque (probablement en 260), le moine chinois Zhu Shixing partit pour Khotan pour chercher la version la plus complète du *Prajñāpāramitā-sūtra*.

Dunhuang, oasis située à l'est du désert de Taklamakan, au croisement des routes qui le contournent au sud et au nord, a ainsi pu bénéficier des rencontres de multiples cultures. L'emplacement de l'oasis a certainement fait que des bouddhistes y ont vécu aux II^e et III^e siècles bien que les sources écrites n'en disent presque rien. La plus ancienne de ces sources concerne l'un des plus grands traducteurs des textes bouddhiques en chinois, connu seulement sous son nom religieux, Fahu/Dharmarakṣa. Il était né vers 230 à Dunhuang, dans une famille Yuezhi établie à Dunhuang depuis plusieurs générations. Il fut ordonné moine à Dunhuang et y fut le disciple d'un maître indien nommé Zhu Gaozuo, « Maître de l'Inde » (*gaozuo* signifie « celui qui est sur un] siège élevé »). Dharmarakṣa voyagea avec ce maître dans les pays d'Occident. Il

en rapporta des textes indiens et les traduisit en chinois tout au long de son voyage à Chang'an via Dunhuang. À Chang'an il fut surnommé « le *boddhisattva* de Dunhuang » (Dunhuang *pusa*). C'est la première mention de Dunhuang dans l'histoire du bouddhisme en Chine, grâce à ce Yuezhi qui contribua de façon très importante à la transmission des textes en Chine même si certaines de ses traductions, relativement maladroites parce que parmi les plus anciennes, furent remplacées dans l'usage par celles de Kumarajīva (c. 350-409), de Koutcha. Le fait que Dharmarakṣa ait été ordonné moine à Dunhuang par un maître indien montre qu'il y existait déjà au moins une communauté bouddhiste, probablement composée en majeure partie d'étrangers ou de descendants d'émigrés. Les bouddhistes s'étaient installés à Dunhuang certainement bien avant le temps de Dharmarakṣa.

Du début du IV^e siècle jusqu'au milieu du V^e siècle, la Chine connut une longue période de troubles, des dynasties de courte durée se succédant et parfois même régnant simultanément, et de petits royaumes proclamant leur indépendance. Les dynasties et les pouvoirs régionaux installés dans les régions du Nord-Ouest étaient pour la plupart fondées par peuples d'origine non Han. Aussi les historiens chinois désignent-ils cette époque sous le nom des « Seize royaumes des Cinq Barbares (Hu) » (Wuhu Shiliuguo). La partie Ouest du Gansu et l'Est du Xinjiang, qui subissent ces divisions des pouvoirs militaires et politiques et ces changements répétés de dynastie, furent politiquement séparés de la Chine centrale jusqu'au milieu du V^e siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où la dynastie des Wei septentrionaux parvint à contrôler toute la région du Hexi. Les cinq dynasties successives ou même parfois simultanément établies dans cette région portent toutes le nom de Liang. Elles sont désignées par les historiens en fonction de leur position soit géographique soit chronologique : Qianliang / Liang antérieurs (313-376) ; Houliang / Liang postérieurs (386-403) ; Nanliang / Liang méridionaux (397-414) ; Beiliang / Liang septentrionaux (397-439) ; et Xiliang / Liang occidentaux (405-422). Tous les Liang ont eu des liens particuliers avec le bouddhisme de la région, quelques uns jouèrent même un rôle important dans la transmission du bouddhisme vers l'est.

Quant à la ville même de Dunhuang, l'historien Wei Shou (506-572) écrit qu'elle se situe à la frontière des pays d'Occident et qu'à l'époque de Zhang Gui (gouverneur de Liangzhou [301-312] et fondateur de la dynastie des Liang antérieurs), « les laïcs et les religieux pratiquent le bouddhisme selon l'ancienne tradition (*jiushi*), les temples et les *stūpa* se trouvent dans tous ses villages et hameaux » (*Shi Lao zhi / Traité du bouddhisme et du taoïsme*). Vers la fin du IV^e siècle, en une vingtaine d'années, la population chinoise de Dunhuang augmenta considérablement. Tout d'abord vers 384, 17 000 familles chinoises furent transférées à Dunhuang par Fu Jian de la dynastie des Qin antérieurs / Qianqin (351-395) établie à Chang'an. Lors de la révolte de l'astrologue Guo Nan de la cour des Liang postérieurs (386-403), plusieurs milliers de familles de la région de l'Est de Wuwei et Zhangye aussi se réfugièrent à Dunhuang.

Après avoir conquis la région de Koutcha, le général des Jin orientaux (317-420), Lu Guang, amena avec lui à Guzang (Wuwei), comme butin de guerre, outre les richesses du pays, le célèbre Kumarajīva. Il y établit sa propre dynastie, dite des Liang postérieurs (386-403). Lu garda jalousement auprès de lui Kumarajīva, qui lui servait à la fois de conseiller politique et de protecteur religieux / devin, et ce malgré les deman-

des incessantes de l'empereur de Chang'an (Qin postérieurs / Houqin, 384-417). Un envoyé de l'empereur finit par amener Kumarajīva à la cour de Chang'an en 401 ou 402 seulement, avec cinquante membres de la famille du roi vaincu de Guzang servant d'otages. Jusqu'à sa mort en 409 ou 413, Kumarajīva fit à Chang'an la plupart de ses traductions, imposant son style dans l'histoire des écritures bouddhiques chinoises et même, au delà, de la littérature profane.

À la même époque, probablement en 402, le pèlerin Faxian et ses compagnons arrivèrent à Dunhuang. Ils y séjournèrent plus d'un mois, bénéficiant de l'hospitalité du gouverneur Li Gao. Ce dernier, originaire de la ville, se déclara lui-même roi trois ans plus tard (Liang occidentaux) et prit Jiuquan pour capitale. Le manuscrit de Dunhuang S. 797 portant la date de 406 montre que le clergé bouddhique de cette époque avait observé scrupuleusement la pratique de la retraite de saison des pluies (*varṣa*) pendant l'hiver de 405 – 406, faisant comme les moines en Inde, mais adaptant leur pratique à l'absence de pluies d'été à Dunhuang.

Les Liang septentrionaux, fondés par la famille Juqu d'origine Xiongnu, jouèrent aussi un rôle important dans l'aide à la diffusion du bouddhisme. Le premier Juqu avait servi à la cour de Lu Guang, mais s'était plusieurs fois révolté. Kumarajīva fut d'ailleurs consulté à ce sujet. Juqu Mengsun (r. 401-433) gouverna à partir de Zhangye, du Gansu central jusqu'au fleuve Jaune. En 421 il conquiert le territoire des Liang occidentaux et contrôla ainsi tout le Gansu, et donc les routes qui passaient par Dunhuang. La cour des Juqu reçut un célèbre maître indien, Tanwuchen (Dharmakṣema), qui arriva à Guzang en 412 et y mena une œuvre de traducteur à laquelle participèrent des moines chinois et même parfois les princes des Juqu comme le montre le colophon du *Sūtra de préceptes pour les laïcs* (*Youposai jiejing*), traduit en 426. Dharmakṣema traduisit une dizaine de *sūtra*, dont le *Mahāparinirvāṇa sūtra* en quarante rouleaux et douze chapitres du *Mahāsaṃnipāta* (*Dafangdeng dajijing*). Considéré comme un grand maître en matière de divination et de formules magiques, Dharmakṣema donna souvent des prédictions sur les affaires du pays. La cour des Wei le réclama plusieurs fois. Craignant la colère de cette dernière, Juqu Mengsun finit par le faire assassiner en 433, dit le *Livre des Wei*.

Après avoir détrôné le roi de Guzang, les Wei septentrionaux forcèrent le roi Juqu Mujian (r. 433-439) et sa famille, accompagnés de trente mille autres Liang, à s'établir dans leur capitale Pingcheng (actuel Datong). Le *Livre des Wei* souligne que les images et les textes bouddhiques s'y trouvèrent ainsi multipliés et que le bouddhisme à l'Est en fut plus prospère. Tanyao, originaire de Leangzhou (Guzang), devenu chef du clergé sous les Wei et réformateur du système de l'économie ecclésiastique, faisait certainement partie de ce groupe de personnes déplacées. On sait que ce même Tanyao fit creuser les cinq premières grottes de *buddha* monumentaux de Yungang (près de Datong) dont les cinq *buddha* géants auraient représenté les cinq premiers empereurs de la dynastie Wei. Le bouddhisme des Liang septentrionaux contribua ainsi grandement à la formation du bouddhisme des Wei septentrionaux.

Une partie de la famille Juqu se réfugia à Gaochang (Turfan) et y prolongea sa dynastie à partir de 443. En 460 ces Liang septentrionaux devaient disparaître à jamais de la scène politique quand leur roi Juqu Anzhou fut tué par les Rouran venant du nord. Juqu Anzhou est certainement, de tous les souverains de cette partie de la Chine, le

plus connu pour ses activités personnelles envers le bouddhisme. On lui doit notamment la stèle découverte à Toyok (Tuyugou) près de Turfan, à la fin du ^{xix}^e siècle, un temps à Berlin, aujourd'hui au musée de l'Hermitage à Saint-Petersbourg. Elle fut érigée par Juqu Anzhou en 445 lorsqu'il fit construire un temple bouddhique en ce lieu. On sait également que Anzhou lui avait fait don de nombreuses copies de *sūtra*. Quelques-unes furent découvertes à Tokyo lors des expéditions commanditées par le comte Otani du Japon. À la chute de Guzang, un autre membre de la famille, Juqu Jingsheng, se réfugia chez les Song de Chine du Sud et y traduisit un bon nombre de *sūtra*, traitant notamment de *dhyāna*, méthode de méditation qu'il avait lui-même étudiée à Khotan dans sa jeunesse. À cette époque, les *sūtra* traduits ou copiés et conservés sous les Liang septentrionaux avaient un tel renom que le prince des Qi de la Chine du Sud, Xiao Ziliang (460-494), les évoque et les vénère avec les autres trésors du Dharma réels et légendaires de l'Inde (T. 2103 LII 319a).

Nous avons procédé ensuite à la lecture de notices relatives à la traduction de *sūtra* et de colophons de manuscrits, inédits pour la plupart, provenant de Turfan et de Dunhuang.